



Le Brésil colonial : tropique de tous les péchés ?

Richard Marin

► To cite this version:

Richard Marin. Le Brésil colonial : tropique de tous les péchés ? . Les Cahiers de Framespa : e-Storia, 2016, La domination incarnée - Corps et colonisation (XIXe-XXe siècles), 22, <10.4000/framespa.4030>. <hal-01586757>

HAL Id: hal-01586757

<https://hal.science/hal-01586757v1>

Submitted on 13 Sep 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Le Brésil colonial : tropique de tous les péchés ?

Colonial Brazil : Tropic of all sins ?

El Brasil colonial : Trópico de todos los pecados ?

Richard Marin



Édition électronique

URL : <http://framespa.revues.org/4030>

DOI : 10.4000/framespa.4030

ISSN : 1760-4761

Éditeur

UMR 5136 – FRAMESPA

Ce document vous est offert par Université
Fédérale Toulouse Midi-Pyrénées



Référence électronique

Richard Marin, « Le Brésil colonial : tropique de tous les péchés ? », *Les Cahiers de Framespa* [En ligne], 22 | 2016, mis en ligne le 15 septembre 2016, consulté le 14 septembre 2017. URL : <http://framespa.revues.org/4030> ; DOI : 10.4000/framespa.4030

Ce document a été généré automatiquement le 14 septembre 2017.



Les Cahiers de Framespa sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Le Brésil colonial : tropique de tous les péchés ?

Colonial Brazil : Tropic of all sins ?

El Brasil colonial : Trópico de todos los pecados ?

Richard Marin

Introduction

- 1 Il suffit de se référer à quelques images d'aujourd'hui, relatives au Brésil, pour constater qu'elles donnent du pays une image sans peu d'équivalents d'une liberté et d'une érotisation des corps, qu'elles suggèrent une sexualité débridée et sans tabou, très différente de celle du vieux monde. Qu'on songe aux splendides mulâtresses juchées à demi-nues sur les chars carnavalesques dans des danses suggestives ; sur les plages, aux maillots de bains féminins ultra-minimalistes, dits « fils dentaires » ; au rôle longtemps joué par les travestis brésiliens dans la prostitution parisienne ou, encore, à l'omniprésence des références à la sexualité dans le quotidien des Brésiliens.
- 2 Tout cela, même en faisant la part d'un imaginaire qui véhicule beaucoup de stéréotypes, en dit beaucoup sur les singularités du Brésil en la matière. Construites sur la longue durée, ces spécificités trouvent leurs racines dans les conditions très particulières de construction du peuple brésilien à l'époque coloniale, sur laquelle nous centrerons notre étude.
- 3 Ce thème de la sexualité coloniale a déjà fait l'objet de nombreux travaux de la part d'une génération de grands historiens ou anthropologues brésiliens, tous nés dans les années 1950 et très marqués par l'histoire française des mentalités : Ronaldo Vainfas¹, Laura de Mello e Souza², Mary Del Priore³ et Luiz Mott⁴ étant les plus connus d'entre eux. Nous nous appuierons, pour l'essentiel sur les acquis de leur recherche ainsi que sur les chapitres de l'histoire coloniale du Brésil rédigés par Bartolomé Bennassar dans notre ouvrage commun⁵.

- 4 Après avoir abordé la construction de cette extraordinaire société métisse, nous évoquerons les sources qui nous livrent un certain accès aux formes de la sexualité coloniale et, pour finir, nous analyserons les formes très diverses, licites et surtout déviantes, de cette sexualité.

1. La construction coloniale d'une société métisse

- 5 Pour reprendre une formule convenue, le peuple brésilien s'est construit par l'extraordinaire miscégenation entre les « trois races » : l'indienne, l'africaine, et l'européenne. Chacune étant porteuse d'une culture propre, elles ont dû s'adapter et se sont transformées peu ou prou, par le contact et la confrontation avec les deux autres.
- 6 En 1500, au moment de l'arrivée des premiers Européens, les populations originaires amérindiennes, selon John Hemming qui s'est livré à une enquête minutieuse, auraient été de 2 431 000. D'autres estimations, jugées moins solides, donnent une fourchette entre 1 et 10 millions d'Amérindiens. Au départ, les Indiens accueillent favorablement les Portugais qu'ils jugent envoyés d'au-delà les mers par Maíra, leur dieu-soleil créateur. Quant aux Portugais, habitués à commercer avec des peuples aux mœurs les plus diverses, ils sont vite rassurés en constatant que les hommes ne sont pas circoncis, preuve qu'ils ne sont pas arrivés en terre mahométane. Assez vite, pourtant, les choses vont se gâter et conduire à un effondrement rapide et brutal de la population indigène tout à la fois victime des épidémies, du travail forcé et des guerres.
- 7 D'emblée, dès la première rencontre d'avril 1500, dans la région de Porto Seguro (Bahia), c'est leur nudité sans pudeur qui surprend les Portugais. Elle les surprend mais ils n'en tirent nulle conclusion négative. Mieux, ils y voient l'expression d'une société édenique comme aux premiers temps de l'humanité.
- 8 Pero Vaz de Caminha, le secrétaire de l'expédition de Pedro Álvares Cabral, est un témoin particulièrement précieux de ce premier contact. Dans sa lettre du 1^{er} mai 1500 à Dom Manuel, le roi du Portugal, il écrit :
- Voici comment ils sont : la peau cuivrée tirant sur le rouge, de beaux visages, des nez beaux et bien faits. Ils sont nus sans rien pour se couvrir ; ils ne se soucient nullement de cacher ou de montrer leurs parties honteuses ; ils ont sur ce point la même innocence que pour ce qui est de montrer leur visage [...]. Il y avait avec eux trois ou quatre filles fort jeunes et fort gracieuses, leurs longs cheveux très noirs sur les épaules et leurs parties honteuses si allongées, si bien fermées et si bien épilées que nous les regardions attentivement sans éprouver la moindre honte⁶.
- 9 Beaucoup plus tard, dans les années 1920, « La faute du Portugais », célèbre poème moderniste d'Oswald de Andrade, reviendra sur ce moment fondateur, de manière humoristique : « Quand le Portugais est arrivé, sous une pluie violente/ il a vêtu l'Indien. Quel dommage ! / Si la matinée avait été ensoleillée, l'Indien aurait déshabillé le Portugais ».
- 10 Toute autre sera la vision des religieux, surtout des Jésuites, qui n'eurent de cesse, avec un succès tout relatif, de vêtir les Indiens car ils voyaient dans la nudité la source de tous les maux : dans un premier temps ils leur donnèrent leurs propres vêtements puis, dans les *aldeias* (villages de mission) qu'ils contrôlaient, ils firent installer des ateliers de filature.

- 11 Les observateurs français des sociétés indigènes (André Thevet, Yves d'Évreux, Claude d'Abbeville, Jean de Léry), portugais (Antonio da Rocha, José de Anchieta) ou allemands (Hans Staden) sont aussi de bons informateurs. Ils ont décrit les rituels de passage des enfants au moment de la puberté, par exemple ceux auxquels étaient soumis les filles : après les premières règles, elles avaient la tête rasée et, allongées sur un rocher, elles subissaient, des épaules aux fesses, des incisions en forme de croix obliques, qui pouvaient être assez profondes, puis les plaies à vif étaient frictionnées avec des cendres d'origine végétale qui assuraient la visibilité des cicatrices. Cette opération était répétée après les deuxièmes menstruations. Le premier rituel était suivi de trois jours de jeûne et les jeunes filles demeuraient alors à l'écart de leurs parents.
- 12 Les coutumes sexuelles des Tupis furent également bien décrites par nos observateurs. Ils notent un contraste net entre la liberté sexuelle des adolescents, de sorte que rares étaient les jeunes filles qui se mariaient vierges, et la fidélité qui est de règle entre les époux : l'adultère féminin est même considéré avec horreur et les maris indiens, qui traitent bien leurs femmes, sauf quand ils s'enivrent, et les protègent au cours des guerres tribales, sont fort jaloux. Cependant, le mariage est dépourvu de tout cérémoniel, il est consommé par le libre consentement des partenaires qui peuvent par la suite se répudier l'un l'autre. Si la monogamie semble être la pratique la plus commune, certaines ethnies pratiquent aussi la polygamie. Ainsi, chez les Tupinambas, la gérontocratie sexuelle est-elle de mise : les vieux guerriers, ceux qui avaient tué le plus grand nombre d'ennemis, avaient accès au plus grand nombre de jeunes femmes. L'inceste direct est interdit mais les mariages entre oncle et nièce sont bien considérés, surtout si l'oncle épouse la fille d'une veuve. L'homosexualité est assez répandue et ne suscite pas de réprobation. Les homosexuels masculins, désignés comme *tibira* et les lesbiennes *çacoaimbeguira* vivent sans problème dans la communauté.
- 13 Assez vite, aux yeux des religieux, la vision édénique des autochtones se mua en vision démoniaque. Selon l'interprétation du franciscain Vicente de Salvador (1564-1636), le Diable, persuadé d'avoir perdu l'Europe, s'était réfugié en Amérique, plus spécialement au Brésil, de sorte que les hommes y vivaient de façon permanente en état de péché : péchés de la chair inceste, polygamie, concubinages multiples – et, en point d'orgue l'anthropophagie. C'était le leitmotiv des lettres jésuites dont celles de Manuel da Nóbrega, en 1549, qui dénonçait « leurs péchés qui crient vers le ciel » et « leurs coutumes bestiales ». Quant au Père Vieira, au XVII^e siècle, il comparait couramment le Brésil à un purgatoire pour les Portugais, un lieu où ils paieraient le prix de leurs péchés, idée reprise par le P. Antonil au siècle suivant.
- 14 À l'époque coloniale, le Brésil n'est en principe ouvert qu'aux seuls ressortissants du Portugal qui ne dépasse pas le million d'habitants en 1500. On mesure ainsi la tâche herculéenne qui sera la sienne : peupler, coloniser, défendre un territoire qui fait, dans ses limites actuelles, la moitié de l'Amérique latine et plus de quinze fois la France ! Toutefois, il y a, de fait, quelques entorses à ce principe du monopole de peuplement et un petit nombre de *nouveaux chrétiens*⁷ de différentes origines, fuyant les persécutions de l'Europe, de Français, d'Espagnols, de Hollandais ou d'Anglais s'établissent au Brésil. Certains d'entre eux sont les rescapés ou les descendants des tentatives d'installation antérieures : de la France Antarctique (1555-1560), de la France Équinoxiale (1612-1615), de la domination espagnole (1580-1640) ou du Brésil Hollandais (1624-1654). Pour tout le XVI^e siècle, à peine 30 000 Portugais s'établissent au Brésil. Leur implantation se limite à trois zones : la côte du Pernambouc, Bahía et le Recôncavo, la côte de São Vicente, c'est-à-

dire les régions qui se consacrent à la culture de la canne à sucre. La majorité d'entre eux semblent avoir été des bannis, délinquants récidivistes, gens de sac et de corde qui suscitaient des plaintes constantes mais aussi des orphelins. En 1560, le Jésuite Nóbrega mettra même en garde son souverain Dom Sebastião 1^{er} contre cette politique « consistant à peupler cette terre de bannis dont la majorité méritaient la mort et dont la seule occupation est de faire le mal⁸ ».

- 15 Comme, de manière générale, assez peu de Portugais émigrent en famille et que peu de femmes tentent l'aventure brésilienne, le déséquilibre entre les sexes est flagrant ce qui a grandement facilité le métissage avec les Indiennes, d'abord, les Africaines, ensuite, les femmes portugaises ayant finalement joué un rôle assez réduit dans la formation de la famille brésilienne. Nombre de travaux, à commencer par le célèbre *Maitres et esclaves*, de Gilberto Freyre (1933) ont mis l'accent, non sans quelque exagération, sur l'extraordinaire propension des Portugais au métissage et sur leur totale absence de préjugé ou de souci de pureté de race. Un peuple, nous dit Freyre, à la miscibilité sans égale et qui « se mélange avec plaisir aux femmes de couleur dès les premiers contacts », très différent, en cela, des puritains anglo-saxons qui allaient coloniser l'Amérique du Nord. Des colonisateurs, poursuit-il, qui disposaient d'une énergie sexuelle hors du commun car, « à des pays presque déserts [...], il convenait en effet de mander des super-excités sexuels qui pouvaient exercer une activité génésique au-dessus de l'ordinaire, sans doute profitable, dans ses résultats, aux intérêts politiques et économiques du Portugal au Brésil⁹ ».
- 16 Les premiers « Brésiliens » furent les *mamelucos*, ces métis de Portugais et d'Indiennes qui vont former une bonne partie des *bandeirantes* de São Paulo, découvreurs du Brésil et fortement acculturés dans le sens du monde indien. Cette hybridation était grandement facilitée par le *cunhadismo*, cette vieille pratique indienne qui consistait à incorporer les étrangers à la communauté en leur donnant une jeune indienne pour épouse.
- 17 Viendront ensuite les unions avec les Africaines, d'où naîtront les mulâtres (*mulatos*), celles entre Indiens et Africains qui donneront le type *cafuso*.
- 18 Troisième composante et dernière arrivée, à partir des années 1530, la population d'origine africaine. D'abord employée dans les plantations sucrières du Nordeste jusqu'à la fin du XVII^e siècle, elle a ensuite constitué la main d'œuvre des mines d'or au XVIII^e siècle puis celle de la caféiculture au siècle suivant. À toutes les époques, les esclaves furent aussi domestiques et on les retrouvait dans la plupart des petits métiers urbains : marchands ambulants mais aussi « esclaves à talent » comme artisans ou musiciens. Avec une estimation de quatre millions d'esclaves débarqués, soit plus de 40 % de la traite américaine, le Brésil est la plus importante colonie esclavagiste du nouveau monde et la dernière, en Amérique, à avoir aboli la servitude, seulement en 1888.
- 19 L'immense majorité des esclaves arrivés au Brésil étaient des hommes entre 15 et 40 ans car la colonie avait avant tout besoin d'une main d'œuvre masculine pour l'agriculture. Les femmes, au contraire, restaient plutôt dans le circuit de la traite en direction de l'Orient où elles devenaient domestiques, concubines voire épouses.
- 20 Étrangers comme les Indiens à la notion du péché de chair judéo-chrétien, les Africains affichaient des mœurs libérées, sans commune mesure avec la prudence qui régnait au Portugal. Ainsi, beaucoup de voyageurs européens étaient-ils choqués par la semi-nudité des Africaines qui allaient seins nus. Peut-être-même ce trait est-il à l'origine de la

surprenante érotisation de la *bunda* (les fesses) par les Brésiliens, précisément parce qu'elles étaient couvertes, à la différence de la poitrine.

- 21 Entre Indiens, Portugais et Africains va s'opérer une formidable miscégenation, au point que le Brésil fait figure de laboratoire modèle du métissage. Mais, pour l'essentiel, ce brassage ethnique s'opère hors du cadre du mariage. En terre brésilienne, la sacramentalité du mariage et l'importance accordée à l'union monogamique par le concile de Trente (1545-1563), dont les Jésuites se firent les inlassables propagandistes, n'aura finalement qu'assez peu d'effets.
- 22 S'il est vrai que les unions stables entre Portugais et Indiennes ou Africaines ne furent pas rares, le mariage béni par le sacrement fut surtout un privilège des élites sociales. Certes, les ecclésiastiques tentèrent bien de faire du Brésil une province authentique de la Chrétienté latine grâce à la diffusion du modèle matrimonial et il est vrai que des personnes d'humble condition, orphelines opportunément dotées, voire même des esclaves, purent célébrer un mariage qui leur conférait la respectabilité, les dignifiait sans aucun doute. Mais la diffusion du mariage se heurtait aux intérêts mercantiles de l'économie sucrière, à l'institution de l'esclavage, très peu favorable à la formation de ménages stables, à une culture nécessairement hybride qui n'accordait pas au mariage la sacralisation chrétienne. Le modèle ne pouvait donc rencontrer qu'un succès mitigé auprès des Indiens et des Africains qui n'étaient pas, comme les Portugais, soumis à une pression culturelle plus que séculaire en faveur du mariage. Maria Beatriz Nizza da Silva, à partir de son étude sur la capitainerie de São Paulo, a bien montré que le mariage sacramentel se heurtait à un grand nombre d'obstacles : difficultés considérables pour obtenir les papiers nécessaires lorsque les candidats au mariage étaient nés au Portugal (il s'agissait d'éviter la bigamie), prix élevé des « provisions » matrimoniales, qui décourageait les pauvres, même si quelques hommes d'Église parvinrent à faire bénéficier certains d'entre eux de la gratuité, mobilité extrême des hommes, qui rendait vaines bien des promesses de mariage sanctionnées par les fiançailles (esponsais), mais qui n'étaient jamais suivies de la cérémonie sacramentelle. L'auteur évoque aussi les nombreux hommes qui « promettent le mariage aux jeunes filles, les déflorent et partent ensuite pour de longues expéditions vers Rio, le Minas ou le Goiás, sans respecter leur promesse » et elle signale plusieurs dossiers relatifs à la rupture de promesses de mariage dans les archives de la curie métropolitaine de São Paulo¹⁰. On ajoutera que dans le Nord-est sucrier les rapports de domination entre maîtres et esclaves faisaient des Africaines des proies offertes aux pulsions sexuelles des maîtres, d'autant que la fornication avec une indienne ou une noire était à peine considérée comme un péché véniel.
- 23 Les Jésuites, eux-mêmes, n'étaient pas à l'abri des contradictions les plus flagrantes. S'ils maudissaient la polygamie de fait, habituelle dans la colonie, ils ne faisaient guère d'efforts pour encourager le mariage des Portugais avec les Indiennes qui, par le mariage, auraient échappé à leur influence. Ils préféraient réclamer avec insistance à la Cour de Lisbonne l'envoi de prostituées ou de condamnées de droit commun blanches dont le Brésil serait, grâce au mariage, la rédemption. Ils étaient tout à fait hostiles à la création de monastères féminins. Jusqu'à la fin de l'époque coloniale, ces monastères, demeurèrent très rares et, à l'instar du plus célèbre d'entre eux, Santa Clara do Desterro, à Bahia, ils ne témoignèrent pas de hautes exigences spirituelles.
- 24 En bref, quoique les mariages interethniques n'aient pas été exceptionnels, loin de là, le commerce « illicite » fut le mode le plus habituel des relations sexuelles entre individus de races différentes.

- 25 Il en résultait un degré fort élevé d'illégitimité. Même dans le centre des villes, séjour d'élection d'une partie au moins des classes dominantes, le modèle matrimonial ne s'imposa qu'avec difficulté. Selon les registres de baptême de la cathédrale de São Paulo, exploités par Maria Luiza Marcilio, le pourcentage des enfants illégitimes présentés au baptême atteignit 18,28 % de 1756 à 1770 ; 20,97 % de 1771 à 1785 ; 21,08 % de 1786 à 1800 et 26,25 % de 1801 à 1815. Mais le nombre des baptêmes d'enfants « exposés », dont la très grande majorité, sinon la totalité, étaient des bâtards, avec 21,42 % de 1771 à 1785, ou 15,64 % de 1801 à 1815, porte en fait le taux d'illégitimité à 40 % ou davantage¹¹.

2. De quelles sources disposons-nous pour connaître la sexualité coloniale ?

- 26 La majorité des documents sur lesquels ont travaillé les historiens pour tenter de reconstituer les formes de la sexualité coloniale proviennent de sources ecclésiastiques et, plus précisément, de sources judiciaires qui condamnent les sexualités « illicites » et « déviantes ». Ainsi, du fait même de la nature de ses sources, nous échappe l'essentiel de la sexualité licite, commune et ordinaire qui, précisément pour ces raisons, n'a laissé nulle trace dans les archives judiciaires.
- 27 La source de loin la plus riche et la plus exploitée est celle de l'Inquisition. Cette Inquisition moderne, instituée en 1478 en Espagne par les rois catholiques et en 1536 au Portugal par Jean III est, à la différence de son ancêtre médiévale, placée sous le contrôle du pouvoir royal. L'Inquisition portugaise a créé des tribunaux à Lisbonne, Evora, Coimbra et Goa mais aucun au Brésil qui est gérée par des visiteurs venus enquêter à partir de Lisbonne. La première visite a lieu entre 1591 et 1595, à Bahia et Pernambouc. Elle sera suivie par beaucoup d'autres, celles du XVIII^e siècle étant les plus répressives. L'Inquisition venue principalement pour traquer les nouveaux chrétiens qui fournirent la totalité des exécutions¹² se rendit vite compte que le comportement sexuel de la population portait aussi gravement atteinte aux dogmes de l'Église. Au Brésil fleurissaient nombre de pratiques sexuelles condamnées par l'Église catholique comme la sodomie, la bigamie, l'adultère, le concubinage ou la bestialité. Pire encore, les clercs n'étaient pas les derniers à se livrer à ces transgressions et se moquaient comme d'une guigne du vœu de chasteté et du célibat.
- 28 Pour traquer l'aveu, l'Inquisition recourait à la stratégie de la peur. En arrivant dans une localité, les visiteurs placardaient sur les portes des maisons un monitoire. Celui-ci enjoignait aux populations, sous peine d'excommunication, de se confesser et de dénoncer tous les crimes dont ils avaient connaissance : blasphème, sacrilège, hérésies mais aussi crimes sexuels. Les fidèles disposaient d'un délai de 30 jours, le « temps de grâce » pour avouer leurs crimes. Au-delà commençait la phase des délations. Les principales raisons qui conduisaient les personnes à se confesser étaient la sodomie¹³, les pratiques judaïques, musulmanes et protestantes, le blasphème, la bigamie¹⁴, l'adultère, la sorcellerie, le pacte avec le diable et la lecture des livres interdits. Parmi ceux qui se confessaient, les femmes étaient surreprésentées car c'était pour elles un moyen de se libérer de l'emprise du mari, d'autant que l'Inquisition faisait grand cas de leurs dépositions.
- 29 Les inquisiteurs bénéficiaient sur place d'un certain nombre de relais sans lesquels jamais ils n'auraient pu mener leur tâche à bien. Les Jésuites furent les collaborateurs les plus

zélés du Saint-Office, contrairement à ce qui se passait en Europe. Dans les villes dépourvues de commissaires, les recteurs des collèges jésuites firent fonction de commissaires. Les commissaires et familiers du Saint-Office, des laïcs de bonne réputation, participaient, eux aussi, à ce réseau d'information et de délation. Quant aux évêques, ils étaient, également des agents auxiliaires de l'Inquisition : ils disposaient d'un pouvoir limité d'instruction des procès et dépendaient toujours de la juridiction d'éventuels visiteurs envoyés par Lisbonne.

- 30 Les très nombreuses lettres des Jésuites, dont on sait quel rôle elles jouaient pour renforcer l'unité de la Compagnie à travers le monde, comme les visites pastorales et épiscopales – mais elles ne se développent vraiment qu'au XVIII^e siècle – sont aussi des sources à ne pas négliger pour percer les mystères de l'éros brésilien de l'époque.
- 31 Toutefois, ne surestimons pas, comme ont pu le faire certains historiens, le contrôle exercé par l'Église sur les mœurs de la société brésilienne : les Jésuites sont peu nombreux, les prêtres séculiers rares, fort peu tridentins, souvent ignorants et vivant le plus souvent de la générosité des puissants. Quant à la carte diocésaine, elle est insignifiante vue l'ampleur du territoire : pendant plus d'un siècle, le diocèse de Bahia, créé en 1551, reste le seul pour toute la colonie et il faut attendre 1676 pour que soient fondés ceux de Rio et de Olinda.

3. Il n'y a pas de péché au sud de l'Équateur

- 32 Cet adage, qui a couru en Europe au XVII^e siècle, avant de devenir une chanson à succès de Chico Buarque¹⁵, évoque une sexualité débridée et interethnique, très différente de celle de la vieille Europe. Tentons d'en repérer les manifestations à partir des sources précitées.
- 33 Le premier aspect qu'elles révèlent est que cette vie sexuelle débordante et foisonnante ne relève absolument pas du domaine de l'intime. Il est vrai que, comme la plupart des relations sexuelles se faisaient vêtues, elles restaient malgré tout relativement discrètes. Ronaldo Vainfas avance même que le Brésil, quoique dépourvu de maisons de prostitution, était une sorte d'immense "prostibule" où les espaces du plaisir étaient d'une grande visibilité. D'ailleurs, les dénonciations d'adultère signalent bon nombre d'amants surpris en flagrant délit dans les buissons, au bord des rivières ou sur les plages, peu soucieux de se cacher. Même les églises, si on en juge par la lettre pastorale de 1732 d'Alexandre Marquès, qui interdit leur accès aux personnes mariées non accompagnées de leurs conjoints (!) pouvaient être des lieux de rencontres amoureuses « illicites ». Là, au milieu des messes, naissaient des romances au sein desquelles, bien souvent se cachaient les amants. Ce n'est pas par hasard qu'un manuel portugais rédigé par dom Christovam Aguirre, contenait les questions suivantes : « La copulation pratiquée par les couples dans l'église peut-elle être tenue pour un sacrilège ? Même si elle s'accomplit dans le plus grand secret ? »¹⁶
- 34 Manuel da Nóbrega, le premier provincial des jésuites envoyé au Brésil en 1549, fut tellement choqué par ce qu'il vit : des Portugais et des Indiennes gémissant de plaisir dans les bois, qu'il supplia le roi de Portugal d'envoyer d'urgence des femmes blanches afin qu'elles se marient avec des Portugais. Y compris des prostituées, pourvu qu'elles viennent pour se marier !

- 35 En réalité, il existait très peu de lieux privés où avoir des rapports sexuels ; tous les espaces étaient utilisés pour cela : tavernes, église, rues, bois. Même ce qui s'accomplissait dans un cadre privé était rapidement connu de tous. Qu'on songe aux grands domaines sucriers et à leur société patriarcale où cohabitaient des centaines d'esclaves de plantation, des dizaines de domestiques et la nombreuse maisonnée du maître de moulin sans qu'il existât vraiment, entre ces espaces, des frontières intangibles.
- 36 C'est bien parce qu'il y avait si peu d'intimité que les dénonciations furent si nombreuses auprès des inquisiteurs !
- 37 La seconde caractéristique de la sexualité coloniale qui émerge des sources met en lumière le contexte d'extrême violence qui préside à nombre de relations même si, bien évidemment, existent aussi d'authentiques relations amoureuses, apaisées et respectueuses. Mais ces dernières ne trouvent que peu de place dans nos archives.
- 38 Dans cette société coloniale et esclavagiste, aux fossés sociaux abyssaux, bâtie sur la domination d'une minorité blanche, est-il besoin de rappeler que l'intense métissage ne fut pas toujours, loin s'en faut, un hymne à la fraternité des races. De l'enlèvement d'indiennes, en passant par le viol des esclaves ou la consommation sexuelle, plus ou moins consentie par ces dernières, ce sont là quelques-unes des formes par lesquelles s'exerça l'hybridation.
- 39 Les dossiers de l'Inquisition relatent aussi, avec une certaine fréquence, le viol par sodomie des enfants de 6 à 8 ans par des hommes adultes. Ils font aussi état de nombreux cas de femmes assassinées pour suspicion d'adultère.
- 40 Gilberto Freyre, se référant à certains mémoires, évoque des baronnes déjà vieilles, qui, par jalousie ou dépit à l'égard de leur mari, faisaient vendre des mulâtresses de 15 ans à de vieux libertins. D'autres qui brisaient à coups de bottines les dents de leurs esclaves ou leur faisaient arracher les seins, les ongles, brûler la figure ou les oreilles. On sait également que des esclaves étaient obligées de se prostituer dans les rues de Salvador, Recife ou Rio de Janeiro pour apporter des ressources à leurs maîtres.
- 41 La troisième singularité qui ressort de la plupart des documents coloniaux est l'extraordinaire engouement des hommes blancs pour les femmes noires et singulièrement, les mulâtresses, érigées en symbole absolu de l'érotisme féminin¹⁷.
- 42 Au milieu du XIX^e siècle, le voyageur français Charles Expilly ne disait pas autre chose qui écrivait à propos des Afro-brésiliennes :

Elles marchent, par un mouvement onduleux des reins tout rempli de mystérieuses confidences, et qui porte aussitôt le trouble dans les sens. L'attraction vous enveloppe ; il faut nécessairement se rendre. C'est alors que l'influence de l'odeur *sui generis* (la *catinga*) agit profondément sur l'adorateur de la forme. Un contact passager produit ordinairement le dégoût. Si le délire se prolonge, le sort du blanc est à jamais fixé ; il ne lui est plus permis à l'avenir de renoncer à la fréquentation des filles bronzées ; bien plus, il dédaignera de brûler son encens aux pieds des pâles créoles. Nous venons de le déclarer : il pourra changer de favorite, mais en restant toujours fidèle au culte de la couleur. Sans donner à cette proposition tout le développement qu'elle comporte, nous croyons devoir rapporter ici un axiome portugais qui contient, – pour le lecteur qui voudra sérieusement l'interroger – l'explication naturelle du phénomène dont il s'agit. Voici le texte de ce proverbe : « Celui qui a respiré deux fois le parfum âcre, mais enivrant, de la *catinga*, trouvera fade désormais l'odeur qu'exhale la peau des femmes blanches ». Ce qui revient à dire qu'un palais habitué aux épices ne peut plus s'en passer...¹⁸

- 43 Le recours à la magie amoureuse, qualifiée de sorcellerie par l'Inquisition, ainsi que l'érotisation du sacré avec invocations des saints catholiques et de Dieu lui-même dans les prières et les rituels de conquête caractérisent aussi ces amours coloniaux.
- 44 En matière de magie amoureuse, l'imagination est sans limite. Elle recourt, selon le cas, au vaste arsenal des croyances ibériques, indiennes ou africaines. L'utilisation de fluides corporels et, de manière générale, tout dérivé du corps humain pouvait servir d'ingrédient : le sperme, les sécrétions vaginales, la sueur, les ongles, ou le sang menstruel, par exemple. Les fluides corporels étaient surtout utilisés dans la fabrication de potions et de filtres. Telle « sorcière » de Bahia, au XVI^e siècle, enseignait à ses clientes d'évider trois noisettes, de les remplir de cheveux, d'ongles et de peau de la plante des pieds, puis d'avalier le tout. Le mélange une fois expulsé, il convenait de le réduire en poussière et de le mélanger au vin à faire boire à l'être aimé, pour le conquérir ou le reconquérir.
- 45 Quant à l'érotisation du sacré, elle allait de l'usage de citations bibliques, en passant par des invocations faites à des anges, des saints ou des démons, ou, encore, en dissimulant des objets et des symboles sacrés tels que le crucifix au moment de l'acte sexuel !
- 46 Enfin, il convient de faire une place à part qui est tout sauf négligeable aux clercs, grands acteurs de la vie sexuelle coloniale. Selon Gilberto Freyre, volontairement irrévérencieux, les religieux eurent plus que leur part dans la croissance de la population : « aux XVII^e et XVIII^e siècles et, en partie, au début du XIX^e, écrit-il, les soutanes (des prêtres), ont continué à se retrousser pour des fonctions quasi patriarcales, quand ce n'était pas pour des excès de libertinage avec des négresses et des mulâtresses¹⁹ ». Plus loin, le sociologue évoque le concubinage qu'il dit fréquent entre clercs et indiennes. Il brosse aussi la figure du clerc séducteur de religieuses dont on sait que beaucoup étaient au couvent non par vocation mais par décision du père de famille ce qui les rendait particulièrement vulnérables à la séduction. Gregorio de Matos, un écrivain bahianais fort libre du XVII^e siècle, n'allait-il pas jusqu'à qualifier de « petites putes franciscaines²⁰ » les religieuses du célèbre couvent bahianais de Santa Clara do Desterro ?
- 47 Que dire, alors, de frei Luis de Nazaré, carmélite de Bahia qui, au XVIII^e siècle, séduisait les femmes en se prévalant de son prétendu pouvoir d'exorciste : il « guérissait » les femmes et en obtenait des faveurs sous le sceau du secret, condition, disait-il, de l'efficacité du « remède » qui venait de Dieu.
- 48 La fréquence du concubinage par de nombreux prêtres du Brésil colonial était telle que les *Constitutions* de Bahia manifestaient une certaine indulgence pour cette « fragilité du corps » : la première infraction (concubinage sans cohabitation) n'était punie que d'une admonestation secrète et de 10 cruzados d'amende ; il fallait une troisième récidive pour que le coupable soit puni plus sévèrement et suspendu pour un temps décidé par l'évêque. En revanche, les femmes impliquées dans ce concubinage étaient traitées différemment et désignées en termes insultants : « mule sans tête » ou « ânesse de prêtre ».
- 49 Bien que l'Église multipliât les mises en garde à l'intention du clergé afin qu'il se tienne à l'écart des femmes – par exemple en évitant l'emploi de femmes étrangères à leurs familles au presbytère – elle était désarmée devant les périls de la confession, d'autant que celle-ci supposait fréquemment l'aveu de pratiques sexuelles illicites. De fait, la sollicitation des pénitentes par leurs confesseurs (*solicitacio ad turpia*) était courante. Lana Lage da Gama Lima a ainsi rencontré dans les archives inquisitoriales près de 500 cas

de prêtres sollicitants, entre la dernière décennie du XVII^e siècle et le début du XIX^e. Les femmes concernées sont beaucoup plus nombreuses car les cas de prêtres dénoncés par trois, cinq femmes ou davantage sont communs. Ces femmes ou jeunes filles étaient de toutes conditions, de toutes races et de tous âges : femmes mariées, veuves, célibataires, religieuses ; blanches, mulâtresses, noires ; femmes de la bonne société (« donas »), blanches pauvres, affranchies, esclaves ; gamines de 12 ans et matrones de plus de 45 ans²¹ ! L'Inquisition s'intéressait d'autant plus à ces situations car, bien plus que la simple incontinence sexuelle des clercs elles étaient l'utilisation obscène d'un sacrement. C'est la raison pour laquelle ces prêtres étaient désignés comme *solicitantes ad turpia* c'est-à-dire qu'ils sollicitaient des pénitents avec des fins viles. Le Saint-Office en arrêta et poursuivit en un certain nombre, produisant ainsi des documents du plus grand intérêt sur la manière dont ils séduisaient les femmes : il était courant qu'ils disent du mal des maris et promettent à leur femme une vie meilleure, leurs offrent des cadeaux voire leurs récitent des poèmes.

Conclusion

- 50 On en conviendra, à la lumière de tout ce qui précède, c'est bien l'image d'une société marquée par une extrême liberté de mœurs dans un monde nouveau ou tout ou presque est permis au colonisateur qui se dégage. Si cette liberté sexuelle sans entrave, on ne le rappellera jamais assez, est d'abord et surtout l'apanage des dominants, on aura garde cependant de ne pas caricaturer en imaginant tous les « colonisés » et les esclaves comme simples sujets à la merci de leurs maîtres. Depuis une trentaine d'années, l'historiographie brésilienne beaucoup plus attentive au jeu des acteurs et à la construction de leurs espaces de liberté, fusse au sein d'un système esclavagiste oppressif, a bien montré que les dominés pouvaient aussi y jouer leur partition. Pour la femme esclave, par exemple, une des stratégies, consistait à rechercher les faveurs du maître ce qui pouvait conduire sinon à son affranchissement, du moins à celui de l'enfant né de leur union ; de même que, pour les femmes libres, bien souvent, la recherche d'un partenaire s'orientait vers un homme plus clair, compte tenu du rôle d'ascenseur social joué par le blanchiment pour les futurs enfants.
- 51 Pour le dire en d'autres termes, c'est une grande partie de la société brésilienne coloniale, chacun à sa manière et à son niveau, avec des opportunités et des raisons différentes, qui a concouru à ces tropiques du péché.
- 52 Pour autant, on ne saurait non plus oublier que les sources dont nous disposons, religieuses et pour la plupart dénonciatrices ont contribué à distordre singulièrement la réalité, jusqu'à faire du Brésil colonial ce gigantesque lupanar qui a enflammé tant d'imaginaires et nourri tant d'œuvres artistiques.

NOTES

1. Ronaldo Vainfas, *História e sexualidade no Brasil* (org), Rio de Janeiro, Graal, 1986 ; *Tópico dos pecados*. Rio de Janeiro, Campus, 1989 ; « Moralidades brasílicas : deleites sexuais e linguagem erótica na sociedade escravista », in Laura de Mello e Souza (Org.), *História da Vida Privada no Brasil*, São Paulo, Companhia das Letras, 1997, v. 5, p. 221-274.
2. Laura de Mello e Souza, *O Diabo e a Terra de Santa Cruz : feitiçaria e religiosidade popular no Brasil colonial*, São Paulo, Companhia das Letras, 1986 ; *História da vida privada no Brasil : cotidiano e vida privada na América portuguesa* (organizadora), 1997.
3. Mary Del Priore, *História do Amor no Brasil*, São Paulo, Contexto, 2005 ; *História das mulheres no Brasil*, São Paulo, Contexto, 1997 ; *Histórias Íntimas. Sexualidade e Erotismo na História do Brasil*, São Paulo, Editora Planeta, 2011.
4. Luiz Mott, *Os Pecados da Família na Bahia de Todos os Santos*, Centro de Estudos Bahianos, Salvador, 1983 ; *Escravidão, Homossexualidade e Demonologia*, S.Paulo, Editora Icone, 1988 ; *O Sexo Proibido : Virgens, Gays e Escravos nas garras da Inquisição*, Campinas Editora Papirus, 1989.
5. Bartolomé Bennassar, « Le Brésil colonial », dans Bartolomé Bennassar, Richard Marin, *Histoire du Brésil*, Fayard, 2000, p. 9-172.
6. Pêro Vaz de Caminha, 1500. *La lettre de Pêro Vaz de Caminha au roi Manuel sur la découverte de la "Terre de la vraie Croix"*, dite aussi *Brésil*, Éd. Bilingue, Paris, Chandeigne, 2011, p. 35.
7. L'expression *nouveau chrétien* (*cristiano nuevo* en espagnol, *cristão novo* en portugais) désigne les juifs et les musulmans convertis au catholicisme, le plus souvent sous la contrainte, dans la Péninsule Ibérique, aux XIV^e siècle et XV^e siècles.
8. Manuel da Nóbrega, *Cartas do Brasil : 1549-1560*, Rio de Janeiro, Officina Industrial Graphica, 1931, p. 77.
9. Gilberto Freyre [1933], *Maîtres et esclaves*, Tel, Gallimard, 1974, ch. III, « Le colonisateur Portugais : antécédents et prédispositions », p. 180-260.
10. Maria Beatriz Nizza da Silva, *Sistema de casamento no Brasil Colonial*, T.A. Queiroz, São Paulo, EDUSP, 1984, p. 86-89.
11. Maria Luiza Marcilio, *La ville de São Paulo. Peuplement et population 1750-1850 d'après les registres paroissiaux et les recensements anciens*, Rouen, Université de Rouen, 1968.
12. Le bilan total des persécutions fut le suivant : le Saint Office détint 1 074 personnes (776 hommes et 298 femmes), 48 % d'entre elles et 77 % d'entre eux étaient des Nouveaux Chrétiens accusés de "judaïser". La majorité des hommes faits prisonniers résidaient à Bahia, en Pernambouc et à Rio de Janeiro. Parmi eux se trouvait un nombre significatif de maîtres de moulins dont la fortune intéressait le Trésor public. 20 hommes et 2 femmes de la colonie furent brûlés à Lisbonne, tous pour avoir « judaïsé ».
13. La sodomie, durement réprimée au Portugal au XVII^e siècle par l'envoi aux galères, l'était beaucoup moins au Brésil. Elle valait des circonstances atténuantes au motif que la tentation y était d'autant plus forte parce qu'elle était une pratique courante chez les Indiens.
14. La documentation inquisitoriale fait état de plus d'une centaine de procès de bigamie entre le XVI^e et les XVIII^e siècles. Dans la plupart des cas, il s'agissait de Portugais, mariés au Portugal et qui s'étaient remariés dans la colonie.
15. Chico Buarque, « Não existe pecado do lado de baixo do Equador », 1972.
16. Ronaldo Vainfas, « Os pecados da colonia », Rio de Janeiro, *Nossa História*, n° 1, p. 16.

17. On a souvent suggéré l'interprétation suivante pour justifier cet engouement : l'attraction sexuelle des fils de famille pour les femmes de couleur se devait en grande partie aux relations intimes de l'enfant blanc avec sa nourrice noire.

18. Charles Expilly, *Les femmes et les mœurs du Brésil*, Paris, Charlieu et Huillery éditeurs, 1863, p. 124.

19. Gilberto Freyre, *op. cit.*, p. 407.

20. Ronaldo Vainfas, *Ideologia e Escravidão. Os letrados e a sociedade escravista no Brasil colonial*, Petrópolis, Vozes, 1986, p. 86-91.

21. Lana Lage Da Gama Lima, "O Padre e A Moça : O Crime de Solicitação no Brasil no Século XVIII", *Anais do Museu Paulista*, USP, T. XXXV, 1986-87, p. 15-29.

RÉSUMÉS

La plupart des évocations dont nous disposons nous donnent l'image d'un Brésil colonial caractérisé par la liberté des corps et une sexualité débridée. La violence du système esclavagiste, l'intense métissage entre Noirs, Indiens et Portugais ou la faible présence d'une Église catholique peu touchée par la réforme tridentine expliquent en grande partie les comportements décrits. En même temps, on aura aussi grand soin de les nuancer car ils sont très souvent informés par les sources de l'Inquisition lesquelles traquent les déviations et les transgressions mais ne disent rien sur la sexualité et les rapports amoureux ordinaires, beaucoup plus « conventionnels ».

Most accounts of Brazil have characterized this country as one of bodily freedom and unbridled sexuality. In these tellings, the violence of the slave system, the intense miscegenation among Blacks, Indians, and Portuguese, the limited presence of the Catholic Church (largely unaffected by the Tridentine reform) mainly account for such behaviors. This paper, however, aims to explore and to qualify such descriptions, which have been shaped in part by Inquisition sources focusing on deviations and transgressions instead of 'conventional' sexuality and ordinary love relationships.

La mayoría de las evocaciones que tenemos nos dan la imagen de un Brasil colonial caracterizado por la libertad de los cuerpos y una sexualidad desenfrenada. La violencia de la esclavitud, el intenso mestizaje entre negros, indios y portugueses, así como la escasa presencia de una Iglesia Católica poco afectada por la reforma tridentina, explican en gran parte el comportamiento descrito. Al mismo tiempo, tenemos que matizar esta visión sobretodo documentada por fuentes de la Inquisición, que rastrean las desviaciones y transgresiones sin decir nada sobre la sexualidad y las relaciones de amor ordinarias mucho más "convencionales".

INDEX

Palabras claves : Sexualidad, mestizaje, esclavitud inquisición, colonia

Keywords : miscegenation sexuality, slavery, inquisition, colony

Mots-clés : Sexualité, métissage, esclavage, inquisition, colonie

Index géographique : Brésil

AUTEUR

RICHARD MARIN

Richard Marin, historien du Brésil, professeur émérite des Universités (UT2JJ), UMR FRAMESPA.
marin.utm@gmail.com